

Kafka sous le pissat

MICHAEL KUMPFMÜLLER, *La splendeur de la vie*, Albin Michel, 2013, 291 p.

JOACHIM UNSELD, *Franz Kafka : une vie d'écrivain*, Gallimard, 1984, 342 p.

Robert Lévesque

Numéro 300, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69421ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2013). Kafka sous le pissat / MICHAEL KUMPFMÜLLER, *La splendeur de la vie*, Albin Michel, 2013, 291 p. / JOACHIM UNSELD, *Franz Kafka : une vie d'écrivain*, Gallimard, 1984, 342 p. *Liberté*, (300), 66–68.

KAFKA SOUS LE PISSAT

L'héritage immatériel de l'homme
sans descendant.

ROBERT LÉVESQUE

*Je chasse les souris avec le chat, mais je chasse
ensuite le chat avec quoi ?*

FRANZ KAFKA

MORT DEUX ANS après Proust et quatre mois après Lénine, l'année où Milikan découvre les rayons cosmiques alors que Murnau tourne *Le dernier des hommes* et que Breton publie son premier *Manifeste du surréalisme*, Franz Kafka, à quarante ans, laissait en 1924 un siècle qui l'aurait épouvanté plus encore... On se réjouit pour le Pragois qu'il soit mort cette année-là dans les bras de la jeune Dora Dymant au sanatorium de Kierling début juin, vers midi, un bout de printemps entrant par la fenêtre et l'amour, enfin, et l'amitié de Robert Klopstock, un étudiant en médecine qui le veillait depuis le corridor, dans l'embrasement de la porte, avec une compresse fraîche à la main et prêt à relayer Dora, aux aguets des spasmes...

On est content pour nous, bien sûr, car on a pu lire son œuvre, cet ouvrage universel; il ne l'aura pas retenu ou détruit, ce travail, il n'y pensait d'ailleurs plus à Kierling, près de Klosterneuburg, sur le Danube, et l'ami Max Brod s'occuperait de cette décision-là, prise un soir, puis écrite dans la fameuse lettre du 29 novembre 1922 (tout cela doit être brûlé), de cette humilité, ce complexe, cette panique, ce caprice (Franz Kafka, de 1912 à 1924, avait fait paraître sept livres dont *La métamorphose* et *La colonie pénitentiaire*, mais aucun de ses trois romans, *L'Amérique*, *Le procès*, *Le château*); à vrai dire on est content pour lui, puisqu'ainsi il aura échappé au pire, il n'aura pas été placé cap au pire, livré à l'Histoire munie de la grande hache de l'Holocauste, comme ses sœurs,

Elli, Valli et sa chère Ottla, la cadette, et sa nièce Hanna, qui, avec des millions d'autres, furent gazées à l'hiver 42-43 dans les camps de Chelmno et d'Auschwitz en Pologne; un rigolo romancier américain, Curt Leviant, dans *L'énigme du fils de Kafka* paru chez Anatolia en 2009, suppose, lui, que l'écrivain n'est pas mort en 1924 et que, caché dans le grenier de l'Altneuschule à Prague avec Dora, il aurait survécu à la Seconde Guerre mondiale et eu un fils qui vivrait encore de nos jours, qui serait cinéaste sous le nom de Karoly Graf; on ne peut qu'imaginer avec effroi l'éventualité qu'à cinquante-huit ans, Kafka aurait pu être amené au château que les ss avaient réquisitionné à Chelmno pour mettre à mort les déportés au seul motif d'être Juifs. Sans procès.

Au village polonais de Chelmno, en effet, les ss avaient installé une usine de mort au château qu'ils s'approprièrent en octobre 1941. Les déportés devaient se déshabiller dans une pièce, à l'arrière du bâtiment on leur disait qu'ils allaient prendre une douche, qu'on allait désinfecter leurs vêtements; pour rendre la situation plausible, on leur demandait de placer leur linge dans des boîtes numérotées et l'on notait sur chacune le nom du dénudé; puis ils devaient emprunter un escalier et un couloir souterrain qui les menaient à un gros camion gris stationné dans la cour intérieure du château. Lorsque trente à quarante corps y étaient entassés, on refermait les portes et un ouvrier polonais raccordait le pot d'échappement à l'intérieur du camion à l'aide d'un tuyau souple. Le chauffeur ss mettait le moteur en marche pendant dix à quinze minutes. Le camion ne bougeait pas. On le vidait. Aux suivants! Ainsi aurait pu mourir Franz Kafka avec les siens.

Quinze ans après la mort de Kafka, Hitler élu chancelier, Max Brod fuit l'Allemagne nazie avec une valise pleine de manuscrits (une malle pleine de sens), des papiers, de la pape-rasse, des petits carnets, des cahiers, des dessins, des missives, de l'esquissé, de l'inachevé, de l'abandonné, du crayonné, et il entre en Tchécoslovaquie d'où il émigrera en Palestine, cette Palestine vers laquelle son ami Franz, plus ou moins touché par la pensée sioniste (en juin 1914, il écrit à Grete Bloch: «J'admire le sionisme et il me dégoûte»), l'antisémitisme l'amenant cependant à comprendre (comme il l'écrivait à Milena) le sentiment d'appartenance à un peuple, pensait aller un jour si la tuberculose ne l'en avait empêché. Avec Dora Dymant, depuis 1923, grâce à cet amour qui enfin se déploie sans la torture mentale habituelle, ce

désir de départ se renforce et il se met à l'étude de l'hébreu: ils envisagent même d'ouvrir un restaurant ensemble à Tel-Aviv, si l'on en croit Georges-Arthur Goldschmidt qui s'entretenait avec un journaliste du *Monde* en janvier 2013. On peut imaginer un Kafka heureux. Restaurateur? Cela semble irréal. Goldschmidt, traducteur de Kafka, fin lecteur, détecte sous le désespoir convenu un bonheur profond chez l'écrivain du *Château*, une passion constante qui en a fait un homme tragiquement heureux.

Je lis chez Joachim Unseld: «De même qu'il avait entretenu jadis le mythe d'une Amérique libre et libératrice, de même sa Palestine était en 1923 plus qu'un simple pays – c'était un

MICHAEL KUMPFMÜLLER
La splendeur de la vie,
Albin Michel, 2013, 291 p.

JOACHIM UNSELD
Franz Kafka :
une vie d'écrivain,
Gallimard, 1984, 342 p.

principe, c'était devenu pour lui un nouveau point où pourraient culminer ses espérances.»

Ce bonheur profond, ces espérances, c'est le motif devant lequel, avec sa plume légère et claire, l'écrivain Michael Kumpfmüller (né à Munich en 1961, prix Alfred Döblin en 2007), imprégné de la lecture du *Journal* et de la correspondance, a audacieusement brossé un roman qu'on pourrait (sans moquerie) qualifier de vie en rose de Franz et Dora, spectaculairement titré *La splendeur de la vie* et consacré en grande partie au dernier Kafka, requinqué depuis sa rencontre en 1923 à la station balnéaire de Müritz, sur la Baltique, avec cette jeune Juive sépharade de vingt et un ans, Dora Dymant, un an avant qu'il meure au sanatorium de Kierling en lui accordant un dernier sourire. Kumpfmüller tire son titre et son pari d'une page du *Journal* du Pragoais écrite en 1921; il fait de cet aveu son exergue :

Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie s'offre à chacun et toujours dans sa plénitude, mais de manière voilée, enfouie, invisible, très distante. Pourtant elle est là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde. Qu'on l'invoque seulement en prononçant le mot juste, le nom juste, et elle viendra.

Comme il ne traversa pas l'Atlantique, Kafka ne sera pas allé en Palestine. Mais ses nombreux écrits (ce patrimoine manuscrit, ses papiers, ses calepins, ses paperasses) se sont retrouvés en Israël via la valise de Max Brod. Après la publication posthume des grands romans, des correspondances avec ses fiancées et des pages éparses du *Journal* depuis la fin des années vingt, puis de la fameuse *Lettre au père* de 1919, que les lecteurs n'ont pu lire qu'à partir de 1953, une part importante des écrits et manuscrits fut placée dans des coffres-forts en Suisse

trentaine de chats (j'ai lu sous la plume de Fabrice Pliskin du *Nouvel Observateur*, qui s'y est rendu, qu'on en compterait quarante)...

En arrivant à Tel-Aviv après la guerre, Max Brod s'était lié d'amitié avec un certain Otto Hoffe, un émigré pragoais comme lui qu'il rencontra dans un cours d'hébreu. À la mort de sa femme, qui était sa secrétaire, Max Brod engagea l'épouse de cet ami, Esther Hoffe, pour corriger et taper ses manuscrits (car il était romancier, on l'oublie parfois) et, entre les croissants du matin et le samovar chaud en partant, ces deux-là trouvèrent le moyen de devenir amants. Brod le magnanime fit don des précieux manuscrits (cahiers d'école, sans aucune ligne, écriture menue, anguleuse, parfois au crayon) de *L'Amérique* et du *Château* à la Bodleian Library d'Oxford («The Bod», disent les étudiants), mais garda par-devers lui celui du *Procès*. Il meurt en 1968. Dans un testament rédigé en 1961, sans enfants, sans descendance, il fit de sa maîtresse Esther Hoffe l'héritière du stock Kafka en lui conseillant de donner les autres manuscrits, lui laissant le choix : «à des institutions publiques, de préférence la Bibliothèque nationale d'Israël ou alors à celle de Tel-Aviv ou à toutes autres archives publiques en Israël ou à l'étranger». Esther Hoffe n'en fera rien. Elle ne donne pas, elle fait fructifier le capital Kafka.

Durant les années soixante-dix et quatre-vingt, elle vend à la pièce des papiers jaunés, des lettres, des cartes postales, des exemplaires dédiés pour des sommes multipliant les dizaines de milliers de marks. Son grand coup ? Elle laisse aller, en 1988, pour une somme équivalant aujourd'hui à un million huit cent mille euros, le manuscrit du *Procès* au Musée de littérature moderne de Marbach, près de Stuttgart, qui abrite les Archives littéraires allemandes.

Esther Hoffe meurt en 2007 en laissant plus d'un million

On ne peut qu'imaginer avec effroi l'éventualité qu'à cinquante-huit ans, Kafka ait pu être amené au château que les SS avaient réquisitionné à Chelmno pour mettre à mort les déportés au seul motif d'être Juifs. Sans procès.

et en Israël. Cependant plusieurs boîtes de carton contenant du Kafka en bribes et en vrac n'ont jamais été mises en état de sécurité bancaire et, croyez-le ou non, elles s'empoussièrent et s'humidifient dans un appartement de la rue Spinoza (!) à Tel-Aviv, au rez-de-chaussée d'un immeuble de trois étages occupé par l'héritière de ce fourbi, une vieille célibataire qui vit seule, octogénaire, Eva Hoffe, une ex-hôtesse au sol de la compagnie d'aviation El Al, retraitée ronchon qui a des démêlés avec ses voisins, la municipalité et l'État car, en plus de garder chez elle «du Kafka», elle héberge pas loin d'une

d'euros et le restant du trésor à sa fille Eva, l'hôtesse au sol célibataire sans enfants qui aime les chats, seule survivante, dernière propriétaire du stock Kafka. L'héritière fait une virée dans les coffres de banques et entasse de nombreuses caisses rue Spinoza. Depuis 2008, une bataille se déroule entre l'État juif et elle, c'est une saga qui entremêle littérature, faits divers, goût du lucre, salubrité, protection des animaux, guerre de voisins, inventaires, déclarations de spécialistes et patrimoine intellectuel juif à sauvegarder; on n'ose pas dire que l'affaire est kafkaïenne... En 2010, entre deux opérations d'occupation

juive en territoire palestinien, le premier ministre Benjamin Netanyahu (« Bibi » pour ses électeurs), voyant les choses traîner, y va d'une déclaration sur « la grande valeur de cette œuvre pour l'État et le peuple juif », ce qui est de nature à faire frémir des os et se retourner dans sa tombe l'auteur du *Terrier* qui, dans une lettre de juin 1916 à Martin Buber, le directeur de la revue *Der Jude* qui lui demandait un texte, affirmait être « bien trop opprimé et vacillant pour [se] sentir autorisé à intervenir le moins du monde dans cette communauté »...

En octobre 2012, basta la saga Kafka, *Das Urteil*, c'est le verdict de la juge Talia Pardo Kupelman (dite la juge K par les ironistes) qui tombe : tous les documents Kafka doivent être transmis aux Archives nationales israéliennes. Kafka ! Propriété de l'État juif (lui qui n'a jamais écrit le mot *juif* dans son œuvre de fiction). Kafka, vos papiers ! Non seulement il n'y a pas une seule rue à son nom en Israël (une rue Kafka, où mènerait-elle ?), mais lui-même n'aurait su dire (outre ce rêve final et fou de tenir restaurant en Palestine avec Dora) à quelle nation il aurait pu appartenir, l'autrichienne, l'allemande, la tchécoslovaque, la juive, l'assimilée, l'européenne, la pragoise, l'occidentale, lui qui, l'écrivant ainsi dans son *Journal*, désirait n'être que littérature...

se sont entretenus avec l'avare vestale, gardienne au sol de la compagnie Kafka, et ils ont constaté qu'il y a bel et bien plusieurs boîtes de carton entassées dans ce rez-de-chaussée, plus ou moins bien ficelées, et les nombreux chats y grimpent comme on va en montagne, y font à l'occasion leurs griffes et, faute parfois d'assez de litière pour toute la meute des miauteurs, certains pissent sans se gêner... et mademoiselle Eva vaporise...

Qui pis est, cette extravagante mademoiselle Eva Hoffe de la rue Spinoza à Tel-Aviv aurait été cambriolée à trois reprises ces dernières années, mais personne ne semble savoir, ni elle-même, ni la police d'ailleurs, qui est entré par effraction chez elle, comment, et ce qui aurait été pris et emporté ; peut-être des lettres et des partitions de monsieur Brod, dit-elle... un des voleurs portait des gants blancs, se rappelle-t-elle... On peut se demander : est-ce bien vrai, ces casses de la rue Spinoza ? Ne les invente-t-elle pas pour dissimuler un petit trafic ? La *cat woman* est inattractable. Et l'affaire pend, comme on dit...

Et s'il y avait dans ces boîtes empestées de pipi de chat les dessins que le jeune employé aux Assicurazioni Generali de Prague faisait pour se divertir de son travail triste, ceux de l'année 1907, quand il se sentait soudain moins écrivain que

C'est une saga qui entremêle littérature, faits divers, goût du lucre, salubrité, protection des animaux, guerre de voisins, inventaires, déclarations de spécialistes et patrimoine intellectuel juif à sauvegarder ; on n'ose pas dire que l'affaire est kafkaïenne...

Le jugement de la juge K a été porté en appel par l'avocate d'Eva Hoffe, M^e Uri Sefad, au motif que tout ça, ce stock de seize mètres cubes de documents relatifs à messieurs Kafka et Brod, est un cadeau de la maman d'Eva et que rien ni personne ne peut toucher à ça, pas touche, propriété privée, paperasses passées d'un écrivain peu connu à son ami intime en 1924, refilées à la maîtresse de celui-ci en 1968, puis remises par testament à la fille de celle-ci en 2007... Et cette fille, Eva Hoffe, qui a quatre-vingt-deux ans aujourd'hui, entend continuer de se battre bec et ongles pour garder ses précieuses caisses de Kafka, comme elle se bat et gagne ses procès pour garder ses chats. Lorsqu'un représentant de justice vint un jour exiger les clés des coffres bancaires, elle menaçait de se suicider...

Fabrice Pliskin du *Nouvel Observateur* et Laurent Zucchini du *Monde* sont allés à la fin de l'automne 2012 rue Spinoza à Tel-Aviv. Ils ont remarqué dans le hall minuscule un sac de dix-huit kilos de litière et un sac de quinze kilos de bouffe pour chats (« à partir de douze mois », précise Pliskin, qui a l'œil à tout) posés près de la porte d'acier haute sécurité de la dame. Ils ont cogné, elle a ouvert. Dans l'odeur de pipi, ils

son ami Max et plutôt dessinateur (« tu sais, dans le temps j'étais un grand dessinateur », écrit-il à Felice Bauer en 1913, ajoutant plus loin : « à l'époque, il y a de cela des années, ces dessins m'ont donné plus de contentement que n'importe quoi »). Par contre, Max Brod écrit quelque part que son ami « était encore plus indifférent ou, mieux, plus hostile » à ses dessins qu'à ses écrits...

Joachim Unseld, dans *Franz Kafka : une vie d'écrivain*, affirme qu'il est difficile de se faire une idée de ces dessins : « Seules quelques rares esquisses et illustrations de petit format et dont la plupart n'ont pas été publiées à ce jour existent encore. Il en reste dans la succession de Max Brod une cinquantaine. » Dans sa lettre du 29 novembre 1922, Kafka exigeait que ses dessins comme ses manuscrits soient détruits. Ces dessins rapelaient les premiers de Paul Klee. Ont-ils été volés, vendus, délayés, ou rongés sous l'effet du pissat ? 

Robert Lévesque est écrivain. Il dirige également la collection « Liberté Grande » au Boréal, où est paru, en 2013, *Digressions*, son dernier ouvrage.